

RICHARD STE-MARIE est né à Québec en 1945. Après une carrière de trente ans à l'École des arts visuels de l'Université Laval, il a pris sa retraite de l'enseignement en 2000. Ses œuvres ont été exposées dans plus de soixante-dix expositions personnelles et collectives au Canada et à l'étranger. De 2002 à 2010 il a été animateur à CKRL où il a interviewé plus de six cents créateurs. Musicien, il a été membre de la Fanfaronie, une des troupes fondatrices du Cirque du Soleil en 1984.

Richard Ste-Marie a reçu en 2009 une mention spéciale du jury du Prix Alibis pour sa nouvelle « Histoire(s) », prix qu'il a remporté en 2010 avec « Monsieur Hämmerli ». Son roman *L'Inaveu*, finaliste 2012 du Prix Saint-Pacôme du roman policier, a remporté le Prix Coup de cœur, décerné par le club de lecture de la bibliothèque Mathilde-Massé de Saint-Pacôme.

Un ménage rouge

Collection Romans 148

ISBN : 978-2-89615-089-2

242 pages, 13,95 \$

Un ménage rouge

PRÉSENTATION

Courtier en valeurs mobilières, Vincent Morin est un homme paisible et rationnel. Il n'empêche: lorsque, de retour d'un voyage d'affaires à New York, il trouve sa femme avec deux hommes dans le lit conjugal, son sang ne fait qu'un tour et il commet l'irréparable.

D'abord pris de panique, Morin décide ensuite d'assumer son coup de sang et de... nettoyer. De « tout » nettoyer. De façon à ce que personne ne sache ce qui s'est réellement passé. Or, si son ménage a bientôt toutes les apparences d'une réussite, un doute s'installe dans son esprit au fil des semaines, puis une terrible anxiété : et s'il avait oublié un détail ?

Pendant ce temps, le sergent-détective Francis Pagliaro, de la Sûreté du Québec, enquête sur Samuel Readman, un optométriste états-unien disparu à la suite d'un congrès à Montréal. Pour le policier, il s'agit d'une opération de routine jusqu'à ce qu'il apprenne, quelques mois plus tard, qu'un Norvégien a lui aussi disparu à Montréal au même moment que l'optométriste.

Comme des congressistes interrogés ont affirmé avoir vu Readman en compagnie d'un homme d'origine scandinave, Pagliaro se lance sur cette piste. Il est alors loin de se douter qu'elle le mènera vers ce qu'il considère comme une impossibilité, c'est-à-dire le crime parfait !

CE QU'IL FAUT SAVOIR

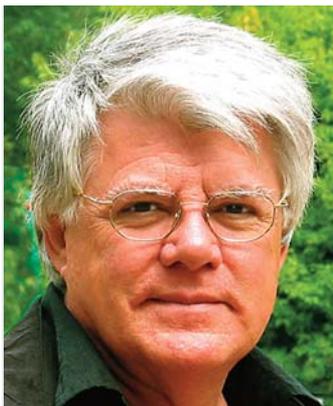
- Une première mouture de **Un ménage rouge** est parue en 2008 chez Stanké. La présente édition, qui propose une intrigue et un découpage profondément remaniés, en constitue la version définitive : 21 nouveaux personnages, dont 7 policiers, tant états-uniens que québécois, sont introduits ; Avec le travail des policiers, la moitié de la nouvelle version est constituée de matériel inédit ; La fin de l'histoire a été entièrement réinventée ; La version originale était un suspense psychologique alors que la version définitive est un polar.

- Tout comme *L'Inaveu*, **Un ménage rouge** est un polar atypique, qui s'éloigne des poncifs du genre. Si le travail du sergent-détective Francis Pagliaro est d'une importance capitale dans ce roman, le personnage principal n'en est pas moins Vincent Morin, l'assassin ;

- Roman noir, **Un ménage rouge** montre comment un événement fortuit peut transformer un citoyen ordinaire en meurtrier ; roman psychologique, **Un ménage rouge** expose le machiavélique cheminement moral qui permet cette transformation... et conduit son auteur aux portes de la folie



Entrevue au verso >



La première mouture du roman était un suspense psychologique alors qu'il s'agit maintenant d'un polar atypique, d'un mélange de roman noir et d'une plongée dans la terreur existentielle. C'est parti de quoi, l'idée de réécrire le roman pour en faire un polar ?

C'est Jean Pettigrew qui me l'a suggéré en premier. Il voyait dans mon roman un potentiel qui n'avait pas été exploité, ce qui fait que ce n'était pas à proprement parler un roman policier. De mon côté, même si le *punch* final défait tout pronostic, je n'étais pas absolument satisfait de la dernière partie du livre.

Un ménage rouge avait été fabriqué de deux histoires différentes, la première étant la perpétration d'un crime parfait qui amenait progressivement son auteur à perdre la raison; la deuxième, celle d'un homme, de sa première journée en prison (pour meurtre) jusqu'à la fin de sa peine vingt-cinq ans plus tard, moment où il décide d'acheter l'établissement pour ne plus jamais en sortir.

J'avais rabouté ces deux histoires pour en faire une seule et ça paraiss-

sait. J'ai accepté la suggestion de réécrire tout ça et, suite à l'accueil favorable de mon sergent-détective Pagliaro de *L'Inaveu*, j'ai décidé de faire plus de place à ce policier qui n'était que nommé au détour d'un paragraphe dans la première version de *Un ménage rouge*.

En termes de défi d'écriture, vous avez trouvé ça comment, de transformer le genre de votre histoire ?

Ce n'est pas un défi, c'est un pur plaisir. Ce que j'aime le plus dans mon travail, c'est justement la réécriture, une fois que l'histoire et les personnages sont bien en place. Je réécris souvent dix ou quinze fois les mêmes pages, changeant un mot, déplaçant des paragraphes. Puis, je me demande « et si c'était différent ? ». Je recommence certains passages jusqu'à ce que l'ensemble soit cohérent avec l'ambiance que j'ai en tête pour cette histoire. Même si cette atmosphère est imprécise dans mon esprit, elle est forte ; comme un désir flou, mais puissant.

De plus, en tant qu'auteur, je me donne tous les droits sur mon travail, et je suis convaincu qu'il est possible d'envisager d'autres finales pour un livre (ou un film). Je sais qu'on ne le fera pas, mais il est tentant d'imaginer une troisième, une quatrième version de la même histoire, juste pour voir. . .

Dans la version définitive de *Un ménage rouge*, j'ai introduit 21 nouveaux personnages, dont 7 policiers. Quatre policiers ont un rôle plus important, ce qui permet

d'introduire le travail de police et de faire de ce roman un polar. Deux personnages qui existaient dans la première version ont également une présence plus active. Finalement, je suis content que cette réécriture n'ait pas fait perdre le côté silencieux et solitaire de la détresse humaine.

Vincent vit avec la peur quotidienne de se faire pincer par la justice un jour ou l'autre. Il fait tout pour éviter ça et progressivement, la psychose s'installe. Comment vivre paisiblement quand le doute subsiste ?

Vincent n'est pas un être mauvais, il n'a pas voulu ce qui lui arrive et il a le sentiment de « jouer un personnage dans un film d'horreur dont il ne connaissait pas le début et dont il aurait à improviser la fin. » Obligé de réagir aux événements au lieu d'entreprendre les choses comme il a l'habitude de le faire, il perd progressivement les commandes de sa vie, puis celles de son esprit. S'il ne veut pas être pris, ce n'est pas seulement parce qu'il a peur d'être jeté en prison, mais c'est surtout parce que son arrestation prouverait à ses propres yeux qu'il a échoué. Vincent est un homme performant dans sa vie professionnelle, mais il l'est moins dans sa vie privée. L'événement déclencheur du début du roman le propulse malgré lui dans un affrontement avec ses démons personnels et assez vite cette épreuve se transforme en *challenge*, une façon de se venger du malaise de sa vie. Comme c'est

un *control freak* et un perfectionniste, il ne peut pas vivre paisiblement en acceptant que le doute subsiste.

Comment pareille détresse de l'âme vous inspire-t-elle ?

Il n'y a rien de plus important que les gens. Pour le meilleur ou pour le pire, ce sont les gens qui m'intéressent et ce qui leur arrive. Amour, plaisir, bonheur, misère, violence, folie. C'est en observant les gens d'abord, puis en examinant rétrospectivement tout ce que j'ai fait en dessin, en photo puis en écriture que j'ai découvert un leitmotiv, un sujet récurrent dans mon travail: il n'y a pas plus grande prison que celle qu'on se fabrique soi-même. Tout mon travail porte là-dessus, la fragilité de l'homme, sa vulnérabilité et son inclination, qu'il porte comme une calamité, à rester toujours aux aguets de ce qui pourrait lui arriver. Cet état d'immédiateté, cet état de veille permanente est une prison ; pire encore si on ne peut rien imaginer en dehors de celle-ci.

Mon travail d'écrivain est d'explorer la détresse humaine et de rendre la prison visible. Pour ce faire, le polar est idéal : la question de vivre ou de mourir se retrouve dans chaque page, le bien et le mal s'affrontent et l'humain est ausculté à fond dans toutes les gammes de ses sentiments, perte, douleur, terreur, culpabilité, remords, châtement.

Richard Ste-Marie, merci.